

Georg Lukács

*La mission morale
du Parti communiste.*

1920

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction de l'essai de Georg Lukács :

Die moralische Sendung der kommunistischen Partei (1920).

Il occupe les pages 136 à 143 du recueil *Schriften zur Ideologie und Politik* [Écrits sur l'idéologie et la politique] (Luchterhand, Neuwied und Berlin, 1967). Il était jusqu'à présent inédit en français.

Il a été publié à l'origine dans : *Kommunismus*, 1^{ère} année, cahier 16-17 (1920), pp. 482-488.

La mission morale du Parti communiste.

I.

Comme tout écrit de Lénine, cette nouvelle brochure ¹ mérite de la part de tous les communistes l'étude la plus attentive. Il montre à nouveau sa capacité tout à fait exceptionnelle à appréhender ce qu'il y a de décisivement neuf dans un phénomène nouveau dans l'évolution du prolétariat, à comprendre et à rendre compréhensible de manière essentielle sa nature profonde. Alors que les écrits antérieurs étaient davantage consacrés à la polémique, cherchaient davantage à étudier les organisations de combat du prolétariat (en premier lieu l'État), celui-ci est consacré aux germes de la nouvelle société qui sont maintenant en train d'éclorre. De même que la forme de production capitaliste, avec sa discipline au travail dictée par la contrainte économique (la faim) était supérieure à la forme de violence brute du servage, de même la libre coopération d'hommes libres dans la nouvelle société va de loin dépasser le capitalisme – y compris en ce qui concerne la productivité. Les défaitistes sociaux-démocrates de la révolution mondiale sont précisément les plus sceptiques. Ils se réfèrent au relâchement de la discipline au travail, à la baisse de la productivité, en un mot à des faits qui sont des phénomènes collatéraux inévitables de la décomposition de l'ordre économique capitaliste. Et avec une impatience et une intolérance dont la puissance ne peut être comparée qu'à leur patience et leur tolérance à l'égard du capitalisme, ils blâment que ces états de fait ne se soient pas tout de suite modifiés en Russie soviétique. La manque de matières

¹ *La grande initiative*, in *Œuvres* t. 29, pp. 413-438,

premières, les combats internes, les difficultés d'organisation ne valent à leurs yeux que comme excuses *uniquement pour les États capitalistes*, un ordre social prolétarien devrait selon eux signifier dans l'instant même de sa création un bouleversement interne comme externe de tous les rapports, une amélioration de la situation dans tous les domaines. Les révolutionnaires authentiques, Lénine surtout, se caractérisent par leur absence d'illusions par rapport à la nature petite-bourgeoise de cet utopisme. Ils savent ce qu'il faut attendre de l'économie ruinée dans la guerre mondiale, et surtout des *hommes* spirituellement corrompus et dévoyés par le capitalisme, éduqués à l'égoïsme. Mais l'absence d'illusions ne signifie jamais pour le vrai révolutionnaire renoncement et désespoir, mais une foi confortée par la connaissance dans la mission du prolétariat dans l'histoire mondiale ; une foi qui ne peut jamais être ébranlée par la lenteur et les circonstances souvent plus que contraires à sa concrétisation ; qui prend tout cela en compte, et qui, au travers de toutes ces perturbations et obstacles, ne perd jamais des yeux son objectif et les signes de son approche.

Les samedis communistes, la mobilisation au travail que le Parti communiste de Russie s'est imposée, ont été souvent observés, et de différents points de vue. Naturellement, on va toujours mettre l'accent sur leurs conséquences économiques réellement produites et possibles. Mais aussi importantes que celles-ci puissent être, les samedis communistes, leur possibilité et la manière dont ils sont apparus, signifient encore quelque chose qui va bien au delà de leurs résultats économiques immédiats. « Les "samedis communistes" » dit Lénine, « ont une immense portée historique, parce qu'ils font la preuve de l'initiative volontaire et consciente des ouvriers pour élever la productivité, adopter une nouvelle

discipline du travail, créer des conditions socialistes dans l'économie et la vie. »²

On reprochera abondamment aux partis communistes non-russes d'imiter de manière trop servile dans leurs actions et leurs revendications le modèle russe. Il me semble, sur de nombreux points (absolument pas inessentiels) que c'est précisément le cas contraire : les partis communistes européens ne peuvent pas ou ne veulent pas étudier les vraies sources d'énergie du mouvement russe, et même s'ils prennent conscience d'un peu de tout cela, ils n'ont pas la force de transposer ces enseignement dans la vie.

Les samedis communistes, comme premier germe de la transition de la discipline de travail de l'ordre économique capitaliste à celle de l'ordre socialiste, comme amorce du « bond... du règne de la nécessité dans le règne de la liberté. »³ *ne sont en aucune façon des actes institutionnels du gouvernement soviétique, mais des actes moraux du Parti communiste.* Et c'est justement cet aspect décisif et remarquable de la réalité du PCR qui est le moins valorisé par les partis frères, on n'en tire pratiquement jamais les enseignements pourtant si utiles, cet exemple n'est pratiquement jamais imité.

II.

Nous le savons tous et le soulignons toujours et encore : *le parti communiste est l'expression organisationnelle de la volonté révolutionnaire du prolétariat.* Il n'a donc en aucune façon vocation à englober d'emblée le prolétariat dans son ensemble : comme guide conscient de la révolution, comme incarnation de l'idée de révolution, il doit plutôt rassembler ses combattants d'avant-garde les plus conscients, les

² Lénine, *La grande initiative*, op. cit., p. 426.

³ Friedrich Engels, *Anti-Dühring*, Paris, Éditions Sociales, 1963, p. 322.

travailleurs ayant vraiment une conscience de classe révolutionnaire. La révolution elle-même sera nécessairement produite par l'action naturelle des forces économiques. La tâche et la mission des partis communistes est de donner *orientation et objectif* au mouvement révolutionnaire – né indépendamment de lui, au moins en grande partie – et de conduire consciemment les explosions primaires mises à feu par l'effondrement de l'ordre économique capitaliste sur la seule voie de salut praticable, vers la dictature du prolétariat.

Tandis donc que les vieux partis étaient des rassemblements fondés sur des compromis, des masses hétérogènes qui, par conséquent, se bureaucratISAient très rapidement et faisaient très rapidement naître une aristocratie d'officiers et de sous-officiers de parti séparés des masses, les nouveaux partis communistes doivent représenter l'expression pure de la lutte de classes, de la révolution, de la sortie de la société bourgeoise. La transition de l'ancienne à la nouvelle société ne signifie cependant *pas seulement un bouleversement économique et institutionnel, mais aussi un bouleversement moral*. Qu'on ne se méprenne pas : rien n'est plus éloigné de nous que l'utopisme petit-bourgeois pour lequel un changement de la société ne serait pensable qu'à la suite d'un bouleversement intime des êtres humains. (Le caractère petit-bourgeois de cette conception ne réside pas seulement dans le fait que ses représentants – consciemment ou inconsciemment – repoussent le bouleversement de la société dans un lointain imprévisible et intemporel.) Nous soulignons plutôt que la transition de l'ancienne société à la nouvelle est une conséquence nécessaire de forces et de lois économiques objectives. Pourtant, cette transition est – en dépit de toutes les nécessités objectives – aussi une transition de la contrainte et de la réification à la liberté de l'humanité.

Et c'est pour ça que *la liberté ne peut pas être simplement le fruit, le résultat de l'évolution, mais qu'il faut aborder une phase de l'évolution où elle devient l'une des forces motrices*, son importance comme force motrice doit constamment augmenter jusqu'à ce que l'instant soit venu où elle prend en charge la direction de la société désormais devenue humaine, où s'arrête la « préhistoire de l'humanité »⁴ et que peut commencer sa véritable histoire.

Le commencement de cette phase semble à notre avis coïncider avec l'apparition de la conscience révolutionnaire, avec la fondation des partis communistes. Chaque parti communiste en effet – de même qu'il ne se situe pas dans l'*opposition* à la société bourgeoise, mais incarne sa *négation* mise en œuvre – ne représente pas le simple contraire des vieux partis sociaux-démocrates, il est plutôt le début de leur anéantissement, de leur disparition. Ce fut la tragédie la plus profonde du mouvement ouvrier qu'il n'ait jamais pu – idéologiquement – totalement s'arracher du terrain du capitalisme. Les vieux partis sociaux-démocrates *n'ont jamais sérieusement tenté cette rupture* : ils sont dans leur nature restés des partis purement bourgeois ; compromis, pêche aux voix, démagogie bon marché, intrigue, arrivisme et bureaucratie font partie de leurs caractéristiques, exactement comme de celles des partis bourgeois. Les coalitions avec les partis bourgeois sont de ce fait non pas de simples conséquences de nécessités politiques objectives, mais de la structure intime, de la véritable nature des partis sociaux-démocrates. De ce fait, il est plus que compréhensible que dans les courants vraiment révolutionnaires, mais pas clairement conscients, du mouvement ouvrier, une tendance se soit exprimée qui ne

⁴ Karl Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Préface, trad. Maurice Husson et Gilbert Badia, Paris, Éditions Sociales 1957, p. 5.

contestait pas seulement la nature petite-bourgeoise, corrompue et contre-révolutionnaire des vieux partis, mais l'*existence du parti en général*. L'une des causes de la naissance et de la force de séduction du syndicalisme réside indubitablement là-dedans : dans le *rejet éthique* des vieux partis.

Le PCR n'a jamais succombé au danger qu'il y a là. Aux dilemmes entre vieux parti et syndicalisme, entre organisation bureaucratique et destruction du parti, il oppose un *tertium datur* clair (il y a une troisième possibilité). Cette troisième possibilité est donc le point dont nous percevons pas à pas les *conséquences* dans la Révolution russe, dont nous avons été jusqu'à présent trop lâches et trop paresseux pour reconnaître les *raisons*, et les reprendre comme forces motrices dans nos mouvements.

III.

Les raisons de cette force du PCR résident en premier lieu dans son organisation interne, deuxièmement dans la manière dont il conçoit sa tâche et sa mission, et troisièmement (comme conséquence des deux premiers points) dans la manière dont il agit sur ses membres. Au contraire des vieux partis sociaux-démocrates et de la plupart des partis communistes en dehors de la Russie, le PCR est un parti fermé et non pas ouvert. Non seulement il ne recrute pas n'importe qui comme membre (une des origines principales de la corruption et du compromis), mais ce n'est pas quiconque veut en devenir membre qui le peut. Sert en l'occurrence de filtre le groupe de ce qu'on appelle les sympathisants (« amis des communistes »), des rangs desquels ceux qui satisfont aux exigences posées à un communiste russe seront pris dans le parti même. Le parti ne dirige en effet pas son attention sur la simple augmentation

de ses effectifs, mais bien davantage sur la qualité de ceux qui restent dans ses rangs. C'est pourquoi le parti utilise chaque occasion que lui offrent les grands efforts de la révolution *pour l'épuration du parti*. « La mobilisation des communistes pour la guerre », dit Lénine, « nous a aidés : les froussards et les canailles se sont sauvés du Parti. Bon débarras ! *Pareille* diminution des effectifs du Parti équivaut à un *immense accroissement* de sa force et de son poids. Il faut continuer l'épuration, en mettant à profit l'initiative des "samedis communistes" ». Cette épuration du parti repose donc sur des « exigences *toujours accrues* d'un travail véritablement communiste. »⁵

Cette structure interne du PCR renvoie au deuxième aspect de nos considérations, sur la mission du parti dans la révolution. Le parti communiste, comme avant-garde de la révolution, doit toujours précéder d'au moins un pas l'évolution des masses. De même que la nécessité de la révolution était déjà consciente dans le parti communiste à une époque où les grandes masses ressentent tout au plus une insatisfaction confuse de leur situation, de même la conscience du règne de la liberté doit déjà être vivante au sein des partis communistes et influencer leurs actions de manière déterminante quand les masses qui les suivent ne sont pas encore à même de s'arracher idéologiquement du sol corrompu du capitalisme. Ce rôle du parti communiste ne devient assurément d'actualité dans une pleine mesure qu'avec la fondation du gouvernement des soviets. Si le prolétariat, justement, a édifié sa puissance au plan *institutionnel*, tout ce qui est important, c'est de savoir si l'*esprit* qui vit en lui est vraiment l'esprit du communisme, de la nouvelle humanité en train de naître, ou une nouvelle resucée de la vieille société. Le principe clarificateur,

⁵ Lénine, *La grande initiative*, op. cit., p. 436

purificateur, progressiste ne peut être que le parti communiste. Comme il est impossible que le bouleversement des formes de gouvernement entraîne en même temps un bouleversement intime des êtres humains, tous les phénomènes néfastes de la société capitaliste (bureaucratie, corruption, etc.) passent dans les institutions soviétiques ; il y a un grand danger qu'elles se dévoient et s'ossifient avant même qu'elles aient vraiment pu se constituer. C'est là que le parti communiste doit intervenir comme critique, comme modèle, comme rempart, comme organisateur et améliorateur – et lui seul est en mesure de le faire. ⁶

Ainsi, le parti communiste, après avoir été l'éducateur du prolétariat à la révolution, doit devenir l'éducateur de l'humanité à la liberté et l'autodiscipline. Cette mission, il ne peut cependant l'accomplir que s'il exerce dès le début son œuvre d'éducation auprès de ses membres. Mais ce serait un mode de pensée totalement antimarxiste, non dialectique, que de vouloir radicalement séparer l'une de l'autre les deux phases mentionnées ci-dessus. Elles s'imbriquent au contraire constamment l'une dans l'autre, et personne ne peut jamais déterminer quand commence l'une et quand cesse l'autre. C'est pourquoi l'idéal humain du règne de la liberté doit être à l'œuvre dans les partis communistes dès l'instant de leur création, comme principe conscient de leur action, et moteur de leur vie. Les formes d'organisation, la conscientisation par l'explication et la propagande sont en l'occurrence des moyens décisifs et essentiels. Mais ce ne sont pourtant absolument pas les seuls. Beaucoup de choses – et c'est même l'essentiel en dernière instance – doivent

⁶ Voir l'article du camarade Vladimir Gordeievitch Sorine (1893-1944), *Le parti communiste et les institutions soviétiques*, in *Kommunismus*, 1^{ère} année, cahier 8-9 (1920), pp. 283 ss. (G. L.)

être accomplies par les communistes eux-mêmes en tant qu'hommes.

Le parti communiste doit être la première incarnation du règne de la liberté ; en lui doit en premier lieu régner l'esprit de fraternité, de vraie solidarité, de volonté de sacrifice et de capacité de sacrifice. S'il ne peut pas le réaliser, ou s'il ne fait pas au moins de sérieux efforts pour le transposer dans la vie, alors le parti communiste ne se différencie guère des autres partis que par son programme. Il y a en effet un danger que l'abîme infranchissable qui le sépare des opportunistes et des hésitants quant au programme s'estompe peu à peu et qu'il ne forme bientôt plus que « l'aile la plus à gauche » des « partis ouvriers ». Ensuite guette le danger – accentué considérablement par l'allégeance verbale à la III^{ème} internationale des partis du centre – que la différence qualitative des communistes par rapport aux autres devienne purement quantitative et que cela parvienne même peu à peu à un équilibre. Moins un parti communiste réalise son idéal au plan de l'organisation et des idées, moins il sera capable d'un côté de contrer puissamment cet esprit général de compromis, de l'autre d'éduquer en vrais communistes les éléments vraiment révolutionnaires (syndicalistes, anarchistes).

La compromission et la décadence se nourrissent à une seule source, celle de la transformation interne incomplète des communistes. Plus les communistes (et avec eux et par eux le parti communiste) se sont purifiés de toutes les scories de la vie de parti sociale-démocrate capitaliste, de la bureaucratie, des intrigues, de l'arrivisme, etc., plus leur appartenance commune au parti devient une vraie camaraderie et une communion spirituelle, et plus il seront à même de remplir leur mission : rassembler les forces révolutionnaires, conforter les hésitants, éveiller à la

conscience les non-conscients, repousser et anéantir les canailles et les opportunistes. La période de la révolution, riche en combats longs et difficiles, qui est devant nous, offre d'innombrables occasions pour cette auto-éducation. Les camarades russes nous montrent, au plan organisationnel comme au plan humain, le modèle le plus instructif qu'on puisse souhaiter. Il serait grand temps qu'ici aussi nous commencions à nous inspirer de l'exemple russe.



Table des matières.

I.....	3
II.....	5
III.....	8